CONSIDÉRATIONS

N° 94.

SUR LES

CAUSES PRINCIPALES DE LA PHTHISIE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 mai 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR G. GRANDCLÉMENT, d'Échallon,

Département de l'Ain.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur*.
Physiologie	.....
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur*.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur*. / CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Suppléant*.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, *Président*.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER. / ..... / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubois.
Bayle.	Gerdy.
Bérard, *Examinateur*.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouillaud, *Examinateur*.	Lisfranc.
Bouvier.	Martin Solon.
Briquet.	Piorry.
Brongniart.	Rochoux, *Suppléant*.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.
Dubled.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MES PARENS.

AU MEILLEUR DES FRÈRES,

Prêtre et Professeur de rhétorique au Collége de Belley.

G. GRANDCLÉMENT.

A MES PARENS.

AU MEILLEUR DES FRÈRES.

Prêtre et Professeur de rhétorique au Collège de Bellay

C. GRANDCLÉMENT

CONSIDÉRATIONS

SUR LES

CAUSES PRINCIPALES DE LA PHTHISIE.

Sydenham disait : « La cinquième partie de l'espèce humaine périt des atteintes de la phthisie. » En effet, de toutes les maladies auxquelles les hommes sont en proie, la phthisie pulmonaire est, sans contredit, la plus commune et la plus dangereuse. Cachée d'abord sous les apparences trompeuses d'une santé florissante, sous les fleurs d'une jeunesse pleine de vie et d'espérances, elle se montre bientôt avec le cortége des symptômes les plus sinistres : toux continuelle, expectorations purulentes et fétides, respiration pénible et entrecoupée, voix faible et altérée, sueurs colliquatives, déjections alvines glaireuses et sanguinolentes, maigreur extrême, mélancolie profonde.... L'instant de repos arrive enfin, mais il est acheté souvent par de longues années de souffrances.

Les anciens pensaient que la phtisie était incurable. Le savant *Laennec* est, je crois, le premier qui ait éclairé les esprits sur cette erreur des anciens. Mais la science, plus que l'humanité, ne doit-elle pas se féliciter de cette découverte? Les cures se sont-elles multipliées depuis que la maladie a été reconnue curable? Malheureusement, l'observation ne répond pas affirmativement à cette question, et le raisonnement la résout d'une manière peu satisfaisante pour ceux qui,

dans ces derniers temps, ont vanté des recettes infaillibles pour *guérir radicalement* la phthisie. En effet, il est bien reconnu que les soins hygiéniques l'emportent de beaucoup en utilité sur les agens thérapeutiques : or, ces soins étaient connus des anciens; ils les employaient comme nous, avec cette seule différence qu'ils leur donnaient le nom de *palliatifs*, tandis que nous les nommons *curatifs*.

L'histoire de cette maladie est immense. Resserré dans les limites étroites d'un thèse, retenu surtout par mon insuffisance à traiter un sujet aussi vaste, je me bornerai à des considérations générales sur quelques-unes des principales causes de la phthisie.

Ces causes sont nombreuses; j'oserais même dire qu'il n'est presque pas d'agent mécanique ou moral qui ne puisse plus ou moins facilement, dans un temps plus ou moins long, exercer une influence funeste sur les organes de la respiration et donner naissance à des tubercules. Chose singulière! la plupart des autres maladies ont des causes qu'on pourrait appeler *spécifiques;* la phthisie n'en reconnaît que de générales. Ainsi, faites cesser les émanations marécageuses, et les fièvres intermittentes seront excessivement rares; détruisez le virus syphilitique, et la syphilis disparaîtra; faites choix d'un régime sain, et vous n'aurez pas à redouter les maladies nombreuses et trop souvent mortelles de l'abdomen; ne vous exposez pas aux alternatives de chaud et de froid, et vous serez à l'abri des affections aiguës de la poitrine. En est-il de même pour la phthisie? Direz-vous au malheureux menacé de cette maladie : vivez sobrement, évitez les fatigues, les écarts de régime, les affections tristes? Mais ces causes éloignées, mille autres les remplaceront, et la phthisie triomphera de tous les obstacles que vous lui aurez opposés.

Le secret de ces différences dans les maladies, sous le rapport de leurs causes, se trouve dans l'importance des fonctions des poumons, dans leur tissu délicat, animé sans cesse d'une vie énergique; dans leurs rapports médiats ou immédiats avec les corps extérieurs, enfin dans leurs rapports avec les autres organes de l'économie. Sans nier l'existence des nombreuses sympathies décrites par notre *Bichat*,

avec autant d'éloquence que de vérité, j'observerai néanmoins, en comparant l'appareil de la respiration aux autres appareils de l'économie, que ceux-ci semblent vivre dans une atmosphère propre et indépendante, tandis que le premier puise dans leur conservation les conditions de sa conservation propre ; je dis plus, il en reçoit souvent des maladies, il ne leur en communique presque jamais. On sait que la phthisie est souvent l'effet de gastro-entérites chroniques ; il est très-rare qu'elle en soit la cause. On sait que les phthisiques, à part le foyer de la maladie qui les entraîne au tombeau, jouissent d'une santé passable et de la plénitude de leurs facultés intellectuelles, tandis que les affections aiguës et quelquefois chroniques des autres parties de l'économie réagissent presque toujours sur les poumons d'une manière plus ou moins fâcheuse : j'apporte en preuve la dyspnée, la suffocation, les catarrhes dans les fièvres graves, les éruptions cutanées aiguës, les maladies du cœur, celles du ventre, etc. Je sais bien que ces indispositions symptomatiques légères ne constituent pas la phthisie ; mais elles la produiraient si elles étaient prolongées, et c'est ce qui arrive plus souvent peut-être qu'on ne le pense. Je puis donc conclure que la phthisie peut être produite par une multitude de maladies, tandis qu'elle même le plus souvent n'en produit aucune.

A ces considérations générales, j'ajouterai qu'il existe une diathèse phthisique, diathèse qui est rarement séparée de la diathèse scrophuleuse. Un individu se présente doué d'un tempérament éminemment lymphatique, d'une constitution débile ; ses traits, en général, sont les traits indécis de l'enfance ou les traits uniformes et grâcieux du sexe féminin ; ses yeux, ternes, languissans, sans expression, se mouillent souvent de larmes involontaires ; sous l'influence des plus légères causes, le rouge vif et la pâleur se dessinent alternativement et avec rapidité sur ses joues délicates ; sa figure ne présente pas ces formes anguleuses et saillantes qui indiquent la fermeté de l'âme et la vigueur du corps ; ses dents, souvent recouvertes de tartre et de fuliginosités, sont mal assujéties dans leurs alvéoles ; la muqueuse

buccale est sujette aux aphtes, aux ulcérations, aux fluxions, aux angines ; au-dessous du maxillaire inférieur, vous rencontrez des glandes engorgées, volumineuses, mobiles sous la main qui les presse, presque toujours indolores, disparaissant quelquefois pour se reproduire bientôt en plus grande quantité ; des épaules peu larges retombent sur un thorax frêle, mal conformé, entouré de muscles sans consistance et sans énergie, rétréci sur ses côtés, bombé, au contraire, sur ses parties antérieure et postérieure ; l'abdomen est presque toujours volumineux, rempli de gaz, de saburres, d'intumescences chroniques. Les organes génitaux, peu développés, dans un état presque continuel d'atonie et de flaccidité, n'obéissent que faiblement et difficilement aux stimulans qui président aux fonctions de la génération. Ajoutez à ces traits la pâleur blafarde des tégumens, la mollesse des fibres musculaires, les fongosités des ulcères, les dégénérescences squirrheuses des glandes, la maigreur....., et vous aurez, au physique, le portrait de l'homme atteint des diathèses phthisique et scrophuleuse ; au moral, vous le trouverez doux, d'une amitié facile et confiante, d'un esprit peu actif et peu intelligent ; trop apathique pour former de grands projets, trop faible pour les exécuter, trop peu impressionnable pour ressentir des émotions profondes, il ne porte jamais ses regards vers l'avenir, ne voit rien au-delà de la place où sa naissance l'a fixé, vit au jour le jour, sans plaisirs, sans chagrins, à l'abri des passions qui font alternativement le bonheur et le malheur de l'homme.

Ces deux états, auxquels on a consacré des cadres différens dans les ouvrages pathologiques, ont entr'eux l'analogie la plus frappante : ils se rencontrent chez les mêmes sujets, offrent la même obscurité dans leur début, la même lenteur dans leur marche, les mêmes symptômes dans leurs différentes périodes, la même gravité dans leurs attaques, enfin les mêmes altérations dans les parties qu'ils ont désorganisées. N'existe-t-il pas encore une diathèse squirrheuse qu'on pourrait, jusqu'à un certain point, placer dans le groupe de celles dont je viens de parler? Comme les précédentes, n'affecte-t-elle pas

les mêmes tissus (surtout en admettant, avec les auteurs du Dictionnaire de Médecine, que les *encéphaloïdes* de LAENNEC ne sont autre chose qu'une dégénérescence squirrheuse), les viscères parenchymateux, les glandes lymphathiques, les tissus muqueux, séreux et cellulaire? N'y a-t-il pas identité parfaite, sous le rapport des causes et des résultats, entre les engorgemens blancs, les tumeurs scrophuleuses, et les tubercules du poumon et des membranes, où ils ont été signalés par M. *Andral?* A l'appui de cette opinion je citerai le passage suivant, extrait de l'*Hygiène* de M. ROSTAN, t. 1^er^., p. 488 : « N'y a-t-il pas quelque analogie entre l'hépatisation du poumon et l'engorgement simple, squirrheux et même carcinomateux des glandes? Ces deux maladies n'offrent-elles pas au même degré le même caractère d'incurabilité? n'affectent-elles pas spécialement les individus doués d'un tempérament lymphatique? ne reconnaissent-elles pas fréquemment pour causes des affections tristes poussées jusqu'à l'hypochondrie? » Du reste, je ne donne point ces propositions comme des aphorismes; s'il m'est permis de manifester mes doutes, je sais qu'il me serait ridicule de trancher une question dont la solution demande une longue expérience, jointe à une profonde érudition.

La diathèse phthisique n'est pas toujours le résultat de causes accidentelles; bien plus souvent encore elle est due à certaines dispositions organiques transmises avec la naissance : c'est ainsi que la phthisie est héréditaire, que le plus terrible fléau de notre nature porte en lui un germe de fécondité qui le propage dans une longue suite de générations. Entre mille exemples que je pourrais apporter à l'appui de cette opinion, je ne citerai que le suivant, recueilli à la clinique de M. *Récamier :* une femme meurt phthisique à l'âge de quarante-neuf ans; ses deux demoiselles se marient, et succombent à la même maladie, l'une à l'âge de vingt ans, l'autre à l'âge de vingt-deux. Trois filles, nées de ces deux dernières, meurent également phthisiques entre neuf et douze ans.

De quelle manière doit-on se rendre compte de cette funeste héré-

dité? Doit-on croire, avec quelques auteurs, que les parens phtisiques transmettent à leurs enfans le germe matériel de la phthisie? Je ne le pense pas. Il me semble bien plus naturel, bien plus physiologique de croire, avec la plupart des auteurs modernes, que ces enfans n'ont reçu autre chose de leurs parens qu'une organisation telle qu'ils deviennent phtisiques sous l'influence des causes les plus légères, souvent même sans aucune cause connue et appréciable.

Une autre question non moins controversée se présente ici naturellement : la phthisie est-elle contagieuse? On a vu des personnes affectées de catharres pulmonaires, de coqueluches, de dysenteries, communiquer ces affections à d'autres personnes, chez lesquelles il a été impossible de découvrir d'autres causes de maladie. Ne peut-il pas en être de même pour la phthisie, et l'exemple suivant ne vient-il pas fortifier cette conjecture? Un médecin, âgé de de vingt-neuf ans, épouse une jeune fille de dix-huit ans, brune, bien conformée, appartenant à une famille saine, et ne présentant à l'extérieur aucune des dispositions vicieuses qu'on regarde comme propres à développer la phthisie. Six mois après le mariage, ce médecin commence à tousser, à avoir des sueurs nocturnes, etc., et meurt phthisique au bout de quatre mois. Son épouse, qui avait cohabité avec lui jusqu'au dernier moment, présente elle-même, peu de temps après, tous les symptômes d'une phthisie confirmée; ce n'est qu'avec des soins assidus qu'on est parvenu à lui conserver le peu de vie qui lui reste depuis deux ans, époque de la mort de son époux. Du reste, tous ses parens jouissent d'une santé parfaite; elle seule languit et porte dans son sein le germe de la maladie à laquelle elle succombera tôt ou tard, et qu'elle a vraisemblablement puisée dans ses liaisons avec son époux.

Ce fait et le raisonnement par analogie exposé plus haut, autorisent à croire qu'il est peut-être imprudent de nier la contagion de la phthisie; mais suffisent-ils pour l'établir? Non. Il est d'autres raisons non moins fortes qui semblent la repousser; et, par exemple, peut-on

croire de bonne foi à l'existence du virus phthisique admis par les partisans de la contagion? D'ailleurs ne voit-on pas tous les jours dans les hôpitaux des gens de service sains et vigoureux, bien qu'ils soient plongés continuellement dans une atmosphère chargée des miasmes qui s'élèvent des corps et des excrémens des phthisiques? ne voit-on pas des médecins s'occupant d'anatomie pathologique rester impunément pendant des jours entiers dans des salles de dissection, et respirer sur des poumons farcis de tubercules ou réduits en putrilage.

Jusqu'ici j'ai recherché dans l'économie elle-même les conditions favorables au développement de la phthisie, ou plutôt les conditions productrices de cette maladie. Si je ne me suis trompé, je les ai trouvées dans des constitutions débiles, lymphatiques, scrophuleuses, rachitiques, détériorées par un vice interne qui se montre à nos regards, que l'esprit ne peut analyser, et qui se confond tellement avec l'organisation, que l'art ne saurait le détruire s'il ne trouve les moyens de changer celle-ci.

Il me reste à parler des causes *accidentelles* de la phthisie; je ne ferai que les indiquer, en m'arrêtant toutefois à quelques-unes d'entre elles qui me paraissent mériter une attention particulière, en cela qu'elles sont plus meurtrières et plus communes. Si l'espace me permettait de les examiner en détail, je trouverais sans doute qu'elles n'ont, commes causes éloignées ou prochaines de la phthisie, qu'un même mode d'action sur l'économie animale, c'est celui-ci : elles agissent long-temps et lentement; en général, et surtout dans le principe, elles n'affectent pas spécialement les poumons, mais bien l'organisation entière, qui résiste d'abord, faiblit bientôt après, puis se détériore graduellement jusqu'au moment où, aux yeux du médecin, la diathèse phthisique en est le caractère le plus saillant et le plus remarquable. A cette époque, les tubercules sont imminens ou se développent quelquefois sans aucun symptômes locaux; dans ces cas, assez rares à la vérité, les symptômes généraux peuvent seuls assurer le diaguostic; la maigreur, la dyspnée, la faiblesse, la

fièvre hectique, lorsqu'on ne peut pas les rapporter à la lésion d'autres organes, sont constamment des signes certains de phthisie.

Parmi les causes accidentelles de la phthisie, je range en première ligne les *déperditions considérables*. Cette section comprend les évacuations immodérées, naturelles ou accidentelles, qui jettent l'économie animale dans un état prolongé de langueur et d'atonie; l'allaitement chez les femmes délicates, les sueurs excessives, les diarrhées chroniques, les excès dans les plaisirs vénériens, etc.

L'abus du coït et la masturbation exercent sur les poumons une influence funeste, que la physiologie et la pathologie expliquent d'une manière satisfaisante. En effet, rien de plus connu et de plus évident que les sympathies qui existent entre l'appareil respiratoire et les organes du bassin, principalement les organes générateurs. 1°. Coïncidence de développement. C'est à la même époque, vers l'âge de douze à dix-huit ans, que les organes de la respiration et de la reproduction s'éveillent tout à coup à une vie nouvelle, qu'ils semblent puiser dans un accroissement rapide et spontané de leur substance. 2°. Action stimulante des poumons malades sur les organes de la génération. Qui ne sait combien sont vifs les appétits vénériens des phthisiques. Un de ces malheureux, que j'ai vu à la Pitié, se consolait de mourir, en pensant que sa maladie faisait naître en lui des désirs qu'il ne craignait pas de satisfaire; et, de son propre aveu, de celui des gens de l'art, il n'était phthisique que parce qu'il s'était livré au vice funeste de la masturbation. 3°. Action révulsive et salutaire des fistules anales, des grossesses, des menstrues et des hémorrhoïdes sur les poumons atteints d'affections chroniques. En voici un exemple remarquable : Une jeune demoiselle, jugée phthisique par des gens de l'art, fut condamnée et abandonnée par eux. L'époque des règles étant arrivée, elles coulèrent avec abondance, et tous les symptômes de la phthisie disparurent. Cependant l'écoulement menstruel fut supprimé à l'âge de quarante-six ans; dès-lors, on vit reparaître avec la même intensité les symptômes de phthisie qui avait cessé lors de l'apparition des règles. Peu de temps après survinrent des hémor-

rhoïdes, et la poitrine sembla revenir à son état naturel ; mais les hémorrhoïdes cessèrent à l'âge de soixante-neuf ans, et la femme mourut phthisique cinq mois après.

Les suppressions d'évacuations habituelles sont aussi des causes fréquentes de phthisie. Ces évacuations sont sanguines (ménorrhagies, lochies, hémorrhoïdes), séreuses (transpiration cutanée, leucorrhée ancienne, diarrhée habituelle) et purulentes. Des exemples assez nombreux prouvent que la cicatrisation d'anciens ulcères, d'exutoires, surtout de fistules à la marge de l'anus, a été suivie de phthisie.

M. *Richerand* a dit : « la phthisie pulmonaire est devenue si fréquente de nos jours, que le tiers environ des femmes y succombe. L'abus du sublimé dans les affections syphilitiques, et le costume grec, adopté sans les modifications qu'exigerait la différence des climats, paraissent être la principale cause de cette effrayante multiplication. » S'il m'était permis d'ajouter quelque chose à l'explication donnée par M. *Richerand*, je dirais que nos orages politiques et la vie paisible de nos aïeux doivent fixer l'attention du médecin qui cherche à se rendre compte de la manière dont la phthisie s'est répandue de nos jours. Il suffit d'ouvrir l'histoire, pour voir quels changemens se sont opérés, depuis un siècle, dans nos habitudes sociales. Étrangers aux travaux intellectuels et aux débats politiques, nos ancêtres se faisaient également honneur d'une grande force physique et d'une stupide ignorance. Le siècle brillant de la poésie glissa rapidement sur cet état de choses, et n'y apporta de changemens que pour quelques hommes privilégiés, qui employèrent leur riche imagination à chanter les louanges du grand roi. Bientôt après parut le siècle de la philosophie avec ses méditations profondes, ses grandes réformes, ses guerres gigantesques, ses tempêtes politiques, ses révolutions sanglantes ; .... dès-lors, l'homme pensa, sentit, se montra actif, courageux, éloquent. Cette vie nouvelle fut pour lui une crise, et cette crise dut influer sur sa constitution ; car, de même que les altérations morales dans l'individu provoquent toujours des altéra-

tions physiques, de même aussi l'analogie autorise à penser que les secousses politiques doivent produire des changemens semblables dans sa constitution.

Un froid humide est presque toujours une condition nécessaire à la formation des tubercules. Très-rares dans les régions du nord où le froid est excessif, dans celles du sud où la chaleur est sèche, ils se montrent plus fréquemment dans les contrées où des pluies continuelles et des eaux stagnantes rendent l'atmosphère humide et chargée de brouillards. Il en est de même des pays où la phthisie est endémique, l'Angleterre, par exemple.

Le changement de climat, lorsqu'il a lieu d'un pays chaud dans une contrée froide, est aussi une cause très-puissante de phthisie. Les nègres qu'on transportait autrefois de l'Afrique dans l'Amérique septentrionale, en Irlande et en Écosse, périssaient presque tous de la phthisie tuberculeuse.

Je citerai encore, parmi les causes accidentelles de la phthisie, la métastase de goutte, de rhumatisme, d'éruptions cutanées; l'hémoptysie, quoiqu'elle soit plus souvent un symptôme, que la cause des tubercules; certaines professions gênant la respiration d'une manière mécanique, etc.

PROPOSITIONS DE MEDECINE.

I.

Toutes les fois qu'il y a irrégularité dans l'exercice des fonctions il y a maladie. Leur cessation entraîne la mort.

II.

L'exercice des fonctions est irrégulier lorsqu'il jouit de trop ou de trop peu d'énergie.

III.

Le premier de ces deux genres d'irrégularité est produit par des affections aiguës ; le second est dû à des affections chroniques.

IV.

L'invasion des maladies aiguës est brusque ; l'organisation résiste avec force, et la nature, secondée par l'art, triomphe le plus souvent du principe morbifique.

V.

Les affections chroniques s'établissent lentement, et ne suscitent de réaction que lorsque l'économie n'a plus assez de force pour se défendre de leurs attaques.

VI.

En général, les affections chroniques sont presque toujours le résultat d'affections aiguës.

FIN.